

Zeitschrift:	Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata
Herausgeber:	Association suisse de littérature générale et comparée
Band:	- (2006)
Heft:	37: Literatur & Wissen(schaft) = Littérature et savoirs = Literature & sciences
 Artikel:	La littérature, un remède à l'aliénation scientifique?
Autor:	Atallah, Marc
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1006321

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Marc Atallah

La littérature, un remède à l'aliénation scientifique?

Suite à la révolution copernico-galiléenne des XVI^e et XVII^e siècles, les sciences exactes – la physique en particulier – se sont donné pour tâche d'éclaircir et d'expliquer les mécanismes qui sous-tendent la nature. Pour ce faire, elles postulaient une structure ontologiquement mathématique du réel, ainsi que l'illustrent les propos de Galilée lui-même:

La philosophie est écrite dans cet immense livre qui est constamment ouvert sous nos yeux, je veux dire l'univers, mais on ne peut le comprendre si l'on ne s'applique pas d'abord à en comprendre la langue et à connaître les caractères avec lesquels il est écrit. *Il est écrit en langue mathématique [...].*¹

Pour le savant italien, la Nature ainsi que l'Univers sont descriptibles par des relations mathématiques abstraites, appelées “lois universelles”. Ce projet des sciences exactes, de par sa constitution englobante, ne s'est pas arrêté là, bien au contraire. Le vivant, puis l'homme dans ce qu'il avait d'irréductible à la rationalité, sont devenus de nouveaux “objets” de recherches pour les sciences dites “dures”: génétique, cybernétique et neurosciences ne sont ainsi que des avatars de ce projet séculaire de tout expliquer par la Science.² Pour mon propos, je pars du constat suivant: de nos jours, la sub-

¹ Galilée, “L'Essayeur”, *L'Essayeur de Galilée*, présenté et traduit du latin par Christiane Chauviré, Paris, Les Belles Lettres (Annales littéraires de l'Université de Besançon, 234), 1979, p. 141; je souligne.

² Afin d'éviter les confusions terminologiques, je choisis d'appeler “Science”, tous les savoirs qui se réclament de la démarche scientifique et, donc, d'une modélisation mathématique du réel. Ces savoirs dans leurs spécificités seront alors appelés “sciences” ou “sciences exactes” ou encore “sciences dures”.

jectivité humaine³ est régulièrement confrontée à des systèmes théoriques qui tentent de la décrire en éliminant l'essence métaphysique, même partielle, qui lui avait toujours été reconnue. Cette *objectivisation complète de la subjectivité* serait aberrante pour un philosophe idéaliste du XVIII^e siècle, tel que Kant; elle est pourtant un des buts ultimes de nombreuses disciplines scientifiques actuelles. La réflexion, que j'aimerais déployer autour de ce désir naturaliste de réduire la subjectivité humaine à des processus matériels, ne va pas s'ancrez uniquement dans une démarche théorique et abstraite. Au contraire, ce travail part de l'analyse d'une œuvre littéraire contemporaine: le récit de Michel Houellebecq, intitulé *Les Particules élémentaires*.⁴ N'est-ce pas étrange? Que peut amener la littérature aux sciences exactes – en particulier aux abstractions biologico-chimiques constitutives des neurosciences actuelles? Comment la littérature et les sciences “dures” peuvent-elles dialoguer respectueusement aujourd’hui, alors que nous sommes invariablement confrontés, autant dans nos métiers de chercheurs que dans les propos véhiculés par les médias, au règne hégémonique et apparemment peu interrogé de la démarche scientifique, seule méthode jugée par tous réellement “sérieuse”? La littérature a-t-elle encore quelque chose à exprimer face aux progrès multiples – et communément indiscutés – des sciences exactes? C'est en méditant à ces questions que je me propose, dans la première partie de cette étude, d'interroger la méthode scientifique ainsi que la direction qu'elle s'est assignée aujourd’hui. Et c'est à l'aune de la littérature que cette interrogation s'éclaircira.

Je souhaiterais débuter ma réflexion par la citation suivante, tirée du roman de Michel Houellebecq:

La lettre atteignit Michel en pleine crise de découragement théorique. Selon l'hypothèse de Margenau, *on pouvait assimiler la conscience indi-*

³ Tout au long de cette étude, j'entends ce terme dans son sens philosophique traditionnel depuis Descartes et Kant: la “subjectivité” est la “qualité (inconsciente ou consciente) de ce qui appartient seulement au sujet pensant” (*Trésor de la Langue Française Informatisé*, en ligne, [<http://atilf.atilf.fr>], consulté le 19 juillet 2006).

⁴ Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, J'ai Lu (Nouvelle Génération), 2001 [1998].

viduelle à un champ de probabilités dans un espace de Fock, défini comme somme directe d'espaces de Hilbert. Cet espace pouvait en principe être construit à partir des événements électroniques élémentaires survenant au niveau des microsites synaptiques. Le comportement normal était dès lors assimilable à une déformation élastique de champ, l'acte libre d'une déchirure: mais dans quelle topologie?⁵

Dans ce passage obscur et technique, de multiples questions peuvent se poser au lecteur; par exemple, qu'est-ce que ce mystérieux espace de Fock qui devrait, si l'on en croit le narrateur du roman, expliquer ce qu'est la conscience humaine? Et que sont ces espaces de Hilbert, dont la somme est présentée comme étant au fondement de l'espace physique soutenant la conscience individuelle? Pour le non-spécialiste, ces mots ne signifient rien, il est peut-être même ardu de reconnaître à quel champ spécifique du savoir ils se réfèrent. Les concepts évoquent indubitablement un champ lexical mathématique et physique. Mais quelle mathématique? Et quelle physique? Après quelques recherches ou avec un minimum de connaissances scientifiques, il est possible d'identifier cette terminologie sibylline avec le champ vaste et complexe de la physique quantique, fondée mathématiquement sur les espaces abstraits de Hilbert et utilisant fréquemment la notion de "champ de probabilités" ainsi que celle d'"événements électroniques élémentaires". De plus, les informations glanées nous instruisent de l'application, par certains, de la physique quantique aux organismes vivants: ainsi, de nombreux neuroscientifiques y recourent ordinairement. Il m'est impossible de développer ici les problèmes qui découlent d'une telle application. En quelques mots, il est clair que la physique quantique n'a jamais été démentie par l'expérience à l'échelle *microscopique*; or, l'utiliser pour modéliser des interactions neuronales, voire même biochimiques, c'est-à-dire à une échelle de grandeur *macroscopique*, conduit justement à des problèmes non négligeables. En d'autres termes, la pertinence

5 *Ibid.*, p. 224; je souligne.

d'une telle utilisation ne fait pas consensus parmi les scientifiques.⁶

Le texte de Houellebecq met en scène, je l'ai dit, un type particulier d'espaces abstraits, intitulés "espace de Fock": en poussant les recherches plus avant, voilà ce qu'on trouve sur cet espace particulier:⁷

III.2.2 L'espace de Fock

Pour préciser cette représentation du rayonnement quantique en ensemble de photons, on donne à son espace des états la structure d'un *espace de Fock*, c'est-à-dire que l'espace des états d'un mode kT est sous-tendu par des kets de base correspondant à des nombres donnés de photons. Par exemple:

- $|1\rangle_{kT}$ est un état à un photon du mode kT ;
- $|7\rangle_{kT}$ est un état à sept photons; *etc.* et même (et surtout)...
- l'état à zéro photon, $|0\rangle_{kT}$, conventionnellement appelé *vide*.

La signification de ces kets n'est pas encore très lumineuse mais, comme toujours dans l'élaboration d'une théorie physique, elle se révélera progressivement par l'utilisation que nous ferons de ceux-ci.

Plus généralement, l'espace des états du rayonnement électromagnétique sera un espace de Fock constitué du produit direct des espaces de Fock de tous les modes du rayonnement dans la boîte. Un ket de base typique de cet espace sera par exemple:

$$|p_{k_1 T_1}, q_{k_2 T_2}, 0_{k_3 T_3}, \dots \rangle \stackrel{df}{=} |p\rangle_{k_1 T_1} |q\rangle_{k_2 T_2} |0\rangle_{k_3 T_3} \dots$$

Nous décidons évidemment que ces kets de base sont *orthogonaux*: un photon et deux photons, ça n'est pas du tout la même chose – ça s'exclue –, non plus que trois photons dans le mode kT et trois photons dans le mode $k'T'$. Pour des raisons plus pratiques que fondamentales, nous les choisissons aussi *normés* à l'unité.

Cette énigmatique équation appartient au type de celles qui seraient censées représenter la conscience, selon le narrateur du roman de Houellebecq – à condition qu'on le prenne au sérieux, ce que je vais faire pour conduire ma démonstration.

⁶ Je renvoie le lecteur intéressé à ces débats à l'excellent ouvrage du mathématicien Olivier Rey, *Itinéraire de l'égarement. Du rôle de la science dans l'absurdité contemporaine*, Paris, Seuil, 2003.

⁷ Tiré de: Antoine Guilmard, [<http://guilmard.free.fr>], consulté le 19 juillet 2006.

Évidemment, une telle affirmation scientiste ne peut que laisser perplexe! La subjectivité dans ce qu'elle a de plus intime et insondable serait-elle représentable en des termes purement mathématiques dénués de toute humanité? Les sciences exactes auraient-elles réussi à déchiffrer le codex de notre personnalité? Avant de s'émerveiller – ou de désespérer – d'une telle conclusion, il paraît nécessaire de s'interroger sur ce qui est affirmé par ce résultat. La conscience peut-elle sérieusement être réduite à une série d'équations – ou être expliquée en de tels termes? Concentrons-nous brièvement, afin d'ouvrir quelques pistes de réflexion, sur la notion d'équation. De par leur statut de fonctions complexes, les équations ci-dessus sont en fait les *modélisations* d'un mécanisme ou d'un processus, et non celles d'une entité à part entière. Elles n'expriment donc pas l'en-soi d'un objet quelconque, mais elles quantifient les rapports l'unissant à un autre objet; c'est pour cette raison que je parlais ci-dessus de "mécanisme": seule l'interaction entre plusieurs objets peut être exprimée par les mathématiques, jamais un objet dans son essence même. Cependant, garde-t-on habituellement à l'esprit cette différence entre la conscience conçue comme entité et les mécanismes qui se passent en son sein? En d'autres termes, et plus généralement, y a-t-il une différence ontologique entre une entité quelconque et ses processus mécaniques de fonctionnement? Je ne peux évidemment pas débuter ici une réflexion philosophique d'une telle ampleur. Je postule donc que dans certains cas (les objets d'usage quotidien fabriqués par l'homme, par exemple), cette différence supposée n'existe pas; par contre, dans d'autres cas, et en particulier pour l'essence de l'homme, cette différence, entre processus mécaniques et entité en soi, est fondamentale et non négligeable. Ne pas en prendre acte, préférer réduire la conscience individuelle à un mécanisme matériel est un *choix axiologique* et, par là même, métaphysique.⁸ Cette assertion mérite d'être quelque peu développée.

8 En effet, postuler que la conscience humaine n'est *que* matérielle ne peut pas être justifié exclusivement par des arguments matérialistes. En ce sens, réduire la conscience à une telle essence est un choix métaphysique.

L'essence de l'humain est un mystère, et le fut de tout temps. De multiples chercheurs, penseurs et savants ont été amenés à s'interroger sur cette essence voilée et dissimulée afin de l'élucider. C'est, nous le savons bien, une des raisons d'être de la Science dans ses différents champs de compétence: élucider les mystères qui nous entourent et, par suite, ceux qui sont en nous, voire même celui que nous sommes. Que ce soient les sciences exactes ou certaines sciences humaines, elles ont, par leurs recherches, exprimé la volonté d'atteindre une définition objective de l'humain en prenant néanmoins en compte, principalement pour certaines sciences humaines (c'est du moins ce qu'elles affirment), la dimension de la subjectivité, spécifique à l'homme. Sans retracer le détail de ces nombreuses spéculations intellectuelles, il paraît évident que depuis la fin du XIX^e siècle, la Science et la technologie ont conquis une reconnaissance politique, sociale, économique et intellectuelle sans précédent. Tout, aujourd'hui, pour être sérieux et convaincant, doit se réclamer à l'aune de la "scientificité" – même la vérité. La Science, basée sur une alliance étroite et dynamique entre hypothèses, observations et expériences, est devenue la seule méthodologie pertinente qui donnerait droit à cette reconnaissance. Or, quels sont les principes, si prisés depuis longtemps, de cette méthodologie? Ou, pour poser la question autrement: comment pourrait-on décrire en quelques mots la direction qui caractérise la recherche scientifique? La Science est une recherche systématique et exclusive de l'*objectivité*; c'est même sa volonté principielle: atteindre ce qui ne dépend aucunement du sujet qui désire connaître et, qui plus est, serait valable pour tous.

Appliqué à l'homme, ce principe méthodologique "objectivant" s'exprime pragmatiquement par l'élimination des caractères propres à chaque individu et par la sélection de ceux qui sont communs à tous. Il paraît nécessaire aux scientifiques de fournir une modélisation de l'humain qui s'appliquerait à tout homme, quelle que soit sa culture, son mode de vie ou ses coutumes. La modélisation cherchée tente de délimiter une nature humaine indifférente au contexte socio-historique dans lequel l'homme serait choisi. En d'autres termes, la subjectivité, dans ce qu'elle a d'unique, de non-modélisable, voire de non-matériel, est sacrifiée au profit de

l'objectivité. On pourrait même aller plus loin: toute caractérisation de la subjectivité comme entité métaphysique est considéré comme une ineptie par les scientifiques; dans une ère technoscientifique comme la nôtre, la métaphysique ne serait que le résultat d'une tentative irrationnelle et psychologiquement déviantes d'expliquer ce que l'on ne connaît pas. On observe aisément qu'une telle réduction de l'humain à ses caractères objectifs participe d'une *axiologie*. En effet, postuler *a priori* que tout ce qui est subjectif et donc, par essence, non-modélisable, ne peut pas se réclamer comme "scientifique", participe de l'établissement de certaines valeurs qui ont, elles seules, statut de vérité. La vérité devrait être uniquement objective, dans le sens où elle ne pourrait être composée que d'"objectivité".⁹ Ainsi, la méthode de travail de chaque domaine de la Science délimite étroitement, exclusivement, et chaque fois différemment, ce que doit être la nature humaine.

Évidemment, toute axiologie écarte, par définition, toute autre axiologie. En d'autres termes, la méthode scientifique détermine les valeurs *uniques* desquelles l'homme pourra légitimement se réclamer. Une telle approche "objectivante", réductionniste par essence, est un des dangers les plus virulents de notre époque. En effet, cette approche supprime *a priori* certaines composantes, jugées non modélisables ou non pertinentes, et, donc, actualise uniquement ce qui participe de l'idéologie axiomatique choisie comme méthodologie. Ce danger, je l'identifie au concept d'*aliénation*. La définition de ce terme pointe l'idée de "rendre quelqu'un étranger à lui-même", d'"égarer jusqu'à la folie". Si cette démarche scientifique est aliénante, c'est justement parce qu'elle écarte, au profit du désir d'objectivité scientifique, toutes les caractéristiques subjectives qui appartiennent néanmoins en propre à l'homme (ou vécues comme telles), et qui ne sont pas réductibles à une modélisation opératoire.

9 Je remarque et déplore néanmoins l'absence de réflexion critique face à l'axiomatique qui se cache derrière ce postulat! En effet, définir la vérité comme une objectivité ne peut être soumis à l'expérience et, de ce fait, cette définition n'appartient pas au champ scientifique tel qu'il l'a délimité lui-même! Mais je laisse cela de côté, vu que mon intérêt présent se situe ailleurs.

Afin d'illustrer un domaine parmi tant d'autres non modélisable par la Science, j'aimerais mentionner une des caractéristiques principales de la subjectivité humaine: je veux parler du récit, comme nous le présente Aristote dans sa *Poétique*.¹⁰ Pour lui, le récit est défini comme la dimension de l'agir humain qui permet de rendre les événements intelligibles dans le temps. Ricoeur dans *Temps et récit*¹¹ devait adopter la même position, même si elle est davantage élaborée. L'individu humain, contrairement aux animaux, raconte des histoires, met en forme des récits (quelle que soit leur nature), appréhende et tente de maîtriser symboliquement le monde qui l'entoure en le structurant dans le temps. A-t-on déjà vu une théorisation scientifique, au sens des sciences exactes, portant sur cette fonction anthropologique du récit? Une telle modélisation peut-elle-même exister? Les réponses à ces questions sont négatives; or, une telle dimension de l'agir humain, si universellement et nécessairement répandue, devrait appartenir à une définition plus générale de l'homme,¹² si tant est que l'on souhaite en formuler une. Celle-ci ne pourrait donc pas être exclusivement de nature scientifique, par le fait qu'elle doive intégrer des dimensions irréductibles à l'axiomatique scientifique.

Ainsi, et pour résumer, les sciences théoriques, en particulier les sciences "exactes", en retenant dans leur axiomatique uniquement les éléments communs à tout homme (qui plus est modélisables, c'est-à-dire quantifiables),¹³ imposent une vi-

¹⁰ Aristote, *Poétique*, introduction, traduction du grec et annotation par Michel Magnien, Paris, Le Livre de Poche (Classique), 2003 [1990].

¹¹ Paul Ricoeur, *Temps et récit. 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil (Points Essais), 2001 [1983].

¹² Cette définition générale de l'humain, incluant la dimension du récit, ne pourrait pas être complètement scientifique, de par le caractère non quantifiable de cette dimension anthropologique. Or, ne pas être scientifique, aujourd'hui, correspond fréquemment à ne pas être sérieux, comme je l'expose plus haut. Pourtant, de par son universalité, le récit devrait apparaître comme une composante définitoire de l'humain – même si, par cette intégration, la définition de l'humain ne pourrait plus être espérée complètement objective.

¹³ En effet, la modélisation mathématique implique la mise au jour de rapports quantifiés entre des objets distincts. Il me paraît donc clair que ce

sion restreinte de la “nature” de l’espèce humaine et l’égarent donc de sa véritable essence, multiple, complexe et, sans nul doute, inatteignable par la raison. De plus, les sciences exactes comprennent la singularité de chaque être humain comme le résultat d’un processus anatomique stochastique, et non comme la conséquence de la subjectivité.

Comme je viens de l’esquisser brièvement, les approches technoscientifiques sont essentiellement et structurellement réductrices et ontologiquement aliénantes. Est-il possible, pour celui qui croit encore à la complexité de l’humain, de contrer ses approches, sans tomber pour autant dans le mysticisme ou dans le refus de tout dialogue? Une des manières de s’atteler à cette tâche est offerte par la littérature – en particulier par la littérature romanesque¹⁴ qui thématise le rapport de l’humain à la Science. La littérature? En quoi, un récit, un roman, voire pire, une œuvre qui appartient aux récits de science-fiction, pourraient-ils être utiles pour relativiser ou contrer la Science “victorieuse” de la métaphysique depuis la fin du XIX^e siècle? La littérature, en effet, n’est pas une recherche de l’objectivité, mais bien au contraire, une pratique symbolique qui illustre, chaque fois différemment, la subjectivité humaine. En d’autres termes, elle ne parle pas de ce qui est commun à tout être humain, mais de ce qui est particulier à certains de ceux-ci: les “personnages” et les “héros”, au sens littéraire du terme. Elle présente donc un parcours singulier d’individus dans un monde fictionnel relativement analogue au monde quotidien du lecteur. Pour exprimer cela différemment, le roman s’attache à décrire le parcours d’une subjectivité dans les différentes modalités d’expression qu’elle comporte. Ainsi, le roman est l’expression de l’individualité en ce qu’elle a de rationnel *et* d’irrationnel, de sensé *et* d’insensé; autrement dit, l’expression de ce que cette subjectivité a d’unique.

Afin que de constater dans quelle mesure la littérature est bel et bien un remède à l’aliénation scientifique, il faut indu-

type de modélisation est synonyme de quantification, même si je n’ai pas la place ici de développer davantage cette identification.

¹⁴ Dans cet article, je me restreins aux romans et laisse donc de côté, à dessein, la poésie et le théâtre.

bitablement que les sciences exactes soient représentées et thématisées dans le cadre du récit, même minimalement. Cette condition nécessaire paraît simpliste et dénuée d'intérêt; pourtant, peu de romans académiquement reconnus élaborent un tel cadre. C'est pour cette raison que j'ai choisi un roman de Michel Houellebecq, mais j'aurais très bien pu en choisir un qui appartienne au champ vaste et peu étudié à l'université de la science-fiction. L'approche que j'adopte ici peut donc être généralisable à ce "genre mineur", expression à mon avis réductrice, mais, malheureusement, encore trop utilisée.

Plutôt que d'illustrer ma thèse par des propos uniquement théoriques, je préconise un bref parcours au travers d'extraits de textes, tirés du roman *Les Particules élémentaires*. Nous verrons comment le récit de Michel Houellebecq illustre ce conflit entre sciences et littérature, mais aussi, par une démarche de lecture critique, de quelle manière la littérature peut nous "guérir" de l'aliénation scientifique – ou, tout du moins, nous mettre sur la voie d'une telle guérison. La tension entre "parcours singulier d'individus" et "objectivité de faits désincarnés ou, mieux, déssubjectivisés" me paraît caractéristique de ce roman, même si cette tension est résolue du côté de la victoire de la Science.¹⁵ Cependant, cette issue doit être prise au second degré: je la considère davantage comme une provocation qui semble destinée à induire un questionnement. Et c'est ce dernier qui est à proprement parler un remède.

Dans *Les Particules élémentaires*, Michel Houellebecq met en scène un narrateur, dont on apprend à la fin du récit l'appartenance à une humanité future – une "posthumanité" –, qui s'est constituée uniquement sur les résultats et les modélisations offertes par les sciences exactes, en particulier la biochimie et la physique. Ce narrateur anonyme raconte au lecteur la vie de Bruno, instituteur traumatisé par son enfance, obsédé et frustré par le plaisir sexuel, ainsi que Michel, son

¹⁵ En effet, l'épilogue du roman, si on s'en tient à une lecture non ironique, présente une conclusion surprenante: l'humanité, telle que nous la connaissons, a été évincée au profit d'une posthumanité, dont la spécificité, entre autres, est de tout percevoir à travers un prisme matérialiste et positiviste.

demi-frère, quasiment déjà non-humain dans ses rapports à autrui, chercheur en biologie et principal instigateur de la révolution métaphysique qui permettra, quelques années plus tard, l'avènement de cette posthumanité caractérisée par l'absence de passions:

À l'estimation des hommes, nous [les posthumains] vivons heureux; il est vrai que *nous avons su dépasser les puissances*, insurmontables pour eux [l'ancienne humanité], *de l'égoïsme, de la cruauté et de la colère*; nous vivons de toute façon une vie différente.¹⁶

Le texte de Houellebecq confronte entre autres deux visions de l'homme: une vision matérialiste pure et un questionnement sur la nature de la subjectivité. Commençons par observer la manière dont la vision matérialiste est mise en scène dans l'extrait suivant, qui nous décrit une théorie à visée scientifique des comportements animaux:

Les sociétés animales fonctionnent pratiquement toutes sur un système de dominance lié à la force relative de leurs membres. Ce système se caractérise par une hiérarchie stricte: le mâle le plus fort du groupe est appelé l'animal alpha; celui-ci est suivi du second en force, l'animal bêta, et ainsi de suite jusqu'à l'animal le moins élevé dans la hiérarchie, appelé animal oméga. [...] Un rang élevé s'accompagne de certains priviléges: se nourrir en premier, copuler avec les femelles du groupe. Cependant, l'animal le plus faible est en général en mesure d'éviter le combat par l'adoption d'une posture de soumission (accroupissement, présentation de l'anus). Bruno se trouvait dans une situation moins favorable. La brutalité et la domination, générales dans les sociétés animales, s'accompagnent déjà chez le chimpanzé (*Pan troglodytes*) d'actes de cruauté gratuite accomplis à l'encontre de l'animal le plus faible. Cette tendance atteint son comble chez les sociétés humaines primitives, et dans les sociétés développées chez l'enfant et l'adolescent jeune. Plus tard apparaît la pitié, ou identification aux souffrances d'autrui; cette pitié est rapidement systématisée sous forme de *loi morale*.¹⁷

Plusieurs éléments sont intéressants à relever dans ce passage; en particulier, la présence:

¹⁶ Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, op. cit., p. 316; je souligne.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 45–46.

- Du présent gnomique (“fonctionnent”, “se caractérise”, “s’accompagne”, etc.), dont la fonction est de rendre la théorie scientifique illustrée indépendante de la subjectivité humaine.
- De l’aridité des descriptions qui ne mettent en scène que les faits et leur interprétation théorique (l’exemple le plus frappant étant la parenthèse: “(accroupissement, présentation de l’anus)”, ou seuls les gestes sont identifiés, sans aucune description ou commentaire symboliques).
- Des mots appartenant au vocabulaire spécifique de la science (*Pan troglodytes*), qui viennent qualifier le chimpanzé, faisant ainsi référence aux ouvrages de biologie animale et inscrivant l’homme dans une filiation évolutionniste directe.
- De l’explication des dimensions spécifiquement humaines (ici, “la pitié” ou “la loi morale”) à l’aune de la théorie scientifique formulée. Ces concepts, auparavant métaphysiques et éthiques, reçoivent donc ici une interprétation positiviste: la pitié ou la loi morale seraient des phénomènes qui découlent directement et mécaniquement de phénomènes matériels.

On retrouve le même type de caractéristiques dans les deux extraits suivants, que je développerai cependant moins longuement. Le premier extrait, tout d’abord:

Partout des êtres humains vivaient, respiraient, essayaient d’éprouver du plaisir ou d’améliorer leurs potentialités personnelles. À tous les étages des êtres humains progressaient ou essayaient de progresser dans leur intégration sociale, sexuelle, professionnelle ou cosmique. Ils “travaillaient sur eux-mêmes”, pour reprendre l’expression la plus communément employée. Lui-même [Bruno] commençait à avoir un peu sommeil; il ne demandait plus rien, il ne cherchait plus rien, il n’était plus nulle part; lentement et par degrés son esprit montait vers le royaume du non-être, vers la pure extase de la non-présence au monde. Pour la première fois depuis l’âge de treize ans, Bruno se sentit presque heureux.¹⁸

Puis, le second, en partie déjà cité:

¹⁸ *Ibid.*, p. 131.

Le comportement normal [d'un individu] était dès lors assimilable à une déformation élastique de champ, l'acte libre à une déchirure: mais dans quelle topologie? Il n'était nullement évident que la topologie naturelle des espaces hilbertiens permette de rendre compte de l'apparition de l'acte libre; il n'était même pas certain qu'il soit aujourd'hui possible de poser le problème, sinon en termes extrêmement métaphoriques. [...] La conscience individuelle apparaissait brusquement, sans raison apparente, au milieu des lignées animales; elle précédait sans aucun doute très largement le langage. [...] Une conscience de soi, absente chez les nématodes, avait pu être mise en évidence chez les lézards peu spécialisés tels que *Lacerta agilis*; elle impliquait très probablement la présence d'un système nerveux central, et quelque chose de plus.¹⁹

Une des différences entre ces deux extraits et celui qui les précède, c'est qu'ici, la théorie de référence n'est plus uniquement la biologie, mais également la physique, en particulier un de ses domaines les plus abstraits, c'est-à-dire la physique quantique – censées gouverner les comportements de la matière à son échelle de grandeur la plus infime. En plus des éléments cités ci-dessus, on notera dans ces passages, surtout dans le premier, l'utilisation particulière de l'imparfait, qui exprime la distance entre le narrateur et ses explications théoriques, mais qui n'est pas pour autant indicateur de "temporalisation". Tout concourt donc à ce que soit perçues dans ces citations une froideur et une distance que l'on retrouve fréquemment dans les travaux spécifiquement scientifiques. On pourrait nommer cette utilisation des temps verbaux, à défaut de mieux: présent et imparfait "objectifs"; en effet, ils refléteraient la sécheresse morphosyntaxique du discours objectif.

On remarque aisément que dans ces exemples, aucune place n'est octroyée à la subjectivité humaine, seule l'objectivité du processus de fonctionnement importe: les descriptions des actions, de la conscience ou des comportements humains sont d'ailleurs strictement identifiées à celles légitimant les postures animales. Comme nous le suggèrent assez explicitement ces différents extraits, l'être humain est un animal, une machine, un processus physico-chimico-biologique purement *naturel*. Toute trace irrationnelle ou métaphysique

19 *Ibid.*, pp. 224–225.

a disparu,²⁰ toute subjectivité a été évincée, toute émotivité est morte:

*Les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparu; dans leurs rapports mutuels ses contemporains faisaient le plus souvent preuve d'indifférence, voire de cruauté.*²¹

La disparition de toute trace d'émotions est due à la domination du paradigme technoscientifique, comme l'affirme implicitement le passage suivant:

Mais [Huxley] a eu cette intuition – fondamentale – que l'évolution des sociétés humaines était depuis plusieurs siècles, et serait de plus en plus, *exclusivement pilotée par l'évolution scientifique et technologique.*²²

C'est parce que la Science et la technique ont pris d'assaut nos représentations que les sociétés humaines et, en dernier ressort, l'homme, sont vues à travers un filtre objectivant. Pourtant, par la mise en intrigue et les temps du récit (passé simple, imparfait), le texte de Houellebecq n'est pas un essai scientifique. En effet, il met plusieurs fois en scène une subjectivité qui pointe, qui tente de percer, et finalement, qui meurt en même temps que l'espèce humaine telle que nous la connaissons:

*Au moment où ses derniers représentants vont s'éteindre, nous estimons légitime de rendre à l'humanité ce dernier hommage; hommage qui, lui aussi, finira par s'effacer et se perdre dans les sables du temps; il est cependant nécessaire que cet hommage, au moins une fois, ait été accompli. Ce livre est dédié à l'homme.*²³

Cette subjectivité humaine, même si elle est mise à mal et disparaît à la fin, apparaît néanmoins dans de nombreux extraits; citons, par exemple, un extrait du prologue du roman,

²⁰ Elle a disparu autant du discours tenu par le narrateur du roman que chez les posthumains.

²¹ *Ibid.*, p. 7; je souligne.

²² *Ibid.*, p. 157; je souligne.

²³ *Ibid.*, pp. 316–317; je souligne.

qui exprime le rôle déterminant de l'individu et de ses capacités intellectuelles spécifiques:

Ce livre est avant tout l'histoire *d'un homme* [...]. Michel Djerzinski ne fut ni le premier, ni le principal artisan de cette troisième mutation métaphysique, à bien des égards la plus radicale, qui devait ouvrir une période nouvelle dans l'histoire du monde; mais en raison de certaines circonstances, tout à fait particulières, de sa vie, *il en fut un des artisans les plus conscients*, les plus lucides.²⁴

Et surtout la citation suivante, qui thématise explicitement le problème métaphysique de la conscience et, visiblement, l'impossibilité momentanée de la réduire à un phénomène explicable en des termes biochimiques:

Ce quelque chose restait absolument mystérieux; l'apparition de la conscience ne semblait pouvoir être reliée à aucune donnée anatomique, biochimique ou cellulaire; *c'était décourageant*.²⁵

Or, malgré ces traces de subjectivité, que l'on retrouve aussi évidemment dans tout le roman lors des descriptions des vies de Michel et Bruno, l'humanité est vouée à mourir. La cause de cette mort n'est pas clarifiée explicitement dans le texte. Mais, on comprend aisément que l'humain s'est *transformé* lui-même en posthumain: la troisième révolution métaphysique, explicitée dans le prologue du récit de Houellebecq, est reliée intertextuellement aux révolutions paradigmatisques, tel que l'expose Kuhn, dans son ouvrage *La structure des révolutions scientifiques*:²⁶ un paradigme qui devient dominant impose ses valeurs à tous les domaines de l'existence et à toutes les manières de la considérer; ici, le texte nous le dit clairement, le paradigme technoscientifique est devenu la seule explication plausible qui puisse rendre compte de l'humain. On peut dévoiler la nature de ce dernier uniquement en utilisant des modèles scientifiques, c'est-à-dire

²⁴ *Ibid.*, pp. 7–8; je souligne.

²⁵ *Ibid.*, p. 225; je souligne.

²⁶ Thomas S. Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, traduit de l'américain par Laure Meyer, Paris, Flammarion (Champs), 2001 [1^{ère} édition: 1962, revue par l'auteur en 1970].

objectifs. Ainsi, évidemment, une telle exclusivité d'approche tue, fictionnellement en tout cas dans le récit de Houellebecq, la définition de l'humain tel que nous la connaissons. L'humain *ne peut plus être* une subjectivité dans un monde gouverné par le paradigme technoscientifique:

Lui-même [Bruno] commençait à avoir un peu sommeil; il ne demandait plus rien, il ne cherchait plus rien, il n'était plus nulle part; lentement et par degrés *son esprit montait vers le royaume du non-être*, vers la pure extase de la non-présence au monde.²⁷

La subjectivité est morte. Cette mort proviendrait directement des constatations de la physique quantique sur la fin du concept de particule, exprimée dans des termes analogues à ceux instituant la mort de la subjectivité:

[...] il fallait renoncer au concept de particule élémentaire possédant, en l'absence de toute observation, des propriétés intrinsèques: *on se retrouverait alors devant un vide ontologique profond* – à moins d'adopter un positivisme radical, et de se contenter de développer le formalisme mathématique prédictif des observables, en renonçant définitivement à l'idée de réalité sous-jacente.²⁸

De la mort de la subjectivité, il s'ensuit naturellement que la définition traditionnelle de l'humain comme sujet *doit* changer; or, du fait que jusqu'alors, seul ce statut empêchait légalement que l'on porte atteinte à la dignité de l'homme (grâce à la *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme* ou au *Code de Nuremberg*, par exemple), l'humain peut se transformer. La posthumanité peut enfin naître ... Syllogisme facile, mais ô combien troublant, parce que vraisemblable; ce trouble ne fait que se renforcer quand on sait que de nombreux chercheurs américains reconnus (Norbert Wiener ou Éric Drexler,²⁹ par exemple) croient et espèrent en cette posthumanité ...

²⁷ Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, op. cit., p. 131; je souligne.

²⁸ *Ibid.*, p. 125; je souligne.

²⁹ Voir par exemple: Éric K. Drexler, *Engins de création. L'avènement des nanotechnologies*, préface de Marvin Minsky, introduction par Berna-

Ces différents passages illustrent parfaitement dans quel sens j'entendais, au début de cet article, que le réductionnisme scientifique participe indubitablement d'une axiologie. Comme l'évoque en particulier l'énoncé final: "Ce quelque chose restait absolument mystérieux; l'apparition de la conscience ne semblait pouvoir être reliée à aucune donnée anatomique, biochimique ou cellulaire; c'était décourageant."³⁰ Michel, digne représentant de la Science moderne, ne peut se résoudre à accepter que la conscience ne puisse pas être d'origine matérielle: elle *doit* être un processus biochimique ou physico-chimique (c'est ce "*doit*" qui représente le mieux la volonté principielle d'atteindre l'objectivité et l'axiologie sous-jacente que j'ai explicitées plus haut). Michel va donc tout entreprendre afin de montrer que la conscience possède bien une origine matérielle: c'est d'ailleurs suite à ces travaux qu'il sera reconnu comme le principal artisan de la troisième révolution métaphysique, comme le dit le prologue aux *Particules élémentaires*. Le roman de Houellebecq prend donc l'option de montrer que les recherches scientifiques sur la structure biochimique de la conscience humaine aboutiront effectivement: celle-ci est de nature biologico-physique. La subjectivité n'est donc qu'un leurre, l'épiphénomène de processus quantiques et stochastiques.

Ne voyons néanmoins pas forcément dans ce dénouement une trace de cynisme et de fatalisme. Demandons-nous plutôt en quoi il peut être instructif. Que peut-il suggérer? Il semble évident, même si je ne peux développer longuement ce point, que le texte nous propose une réflexion en nous étonnant et en nous choquant; j'appelle cet effet: *choc axiologique*. En effet, en mettant en scène des individus soumis à un monde radicalement matérialiste et en décrivant les actions humaines en des termes analogues, le récit heurte nos convictions sur un point précis: de nos jours, peu de personnes, encore, croient que l'humain ne soit qu'une machine. Nous pensons tous être constitués de mécanismes et de processus, mais nous nous refusons (pour combien de temps encore?), à dis-

dette Bensaude-Vincent, traduction de Marc Macé, révisée par Thierry Hoquet, Paris, Vuibert (Machinations), 2005 [1986].

³⁰ Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, op. cit., p. 225.

soudre complètement notre subjectivité dans de tels processus. Ainsi, le roman, par son exagération, produit un choc sur nos valeurs: c'est cela, le choc axiologique.

Les Particules élémentaires, par le radicalisme idéologique de son narrateur et de ses personnages, peut nous amener à nous positionner face à ses thèses. Acceptons-nous de voir reléguer l'humain à une machine complexe? Acceptons-nous que notre conscience, siège de notre subjectivité, ne soit que le produit de phénomènes matériels? En présentant de manière extrême ce que l'acceptation aveugle du discours scientifique sur l'homme amène inéluctablement comme conséquences, le récit de fiction de Houellebecq permet de penser ce que l'humain peut devenir, s'il est perçu uniquement et exclusivement à la lumière de la Science. Je ne m'avancerai pas quant à l'intention réelle de l'auteur; par contre, et à la suite de Barthes, il est possible de considérer ce roman comme un objet autonome qui est offert au lecteur, et qui n'appartient plus complètement à Houellebecq. Cet objet, je l'ai montré brièvement, est un outil théorique important, à condition de l'envisager comme un moyen de penser les rapports entre la technoscience et l'homme, dialogue rendu possible par l'intermédiaire de la fiction.

La narration de Houellebecq, selon certains aspects, imite la narration des textes scientifiques. Cette objectivisation de l'homme, créant une axiologie positiviste dogmatique, amène la fin fictionnelle de l'humanité. Elle présente donc (sauf si nous désirons que cela advienne) le danger qui est institué par une approche *moniste* de l'homme. Elle sous-entend donc logiquement, par cette prise de position, la nécessité de refuser un tel monisme pour éviter une disparition de la subjectivité humaine. Seul un pluralisme théorique résout ce destin inéluctable de la nature humaine qui est soumise au lecteur. Dans l'extrait de veine matérialiste suivant, Houellebecq présente, grâce à l'intertextualité, la société qui figure dans le *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley:

Quand on pense que ce livre a été écrit en 1932, c'est hallucinant. *Depuis, la société occidentale a constamment tenté de se rapprocher de ce modèle.* Contrôle de plus en plus précis de la procréation, qui finira bien un jour ou l'autre à aboutir à sa dissociation totale d'avec le sexe, et à la reproduction de l'espèce humaine en laboratoire dans des conditions de sécurité et de fiabilité génétique totales. Disparition par

conséquent des rapports familiaux, de la notion de paternité et de filiation [...] La société décrite par *Brave New World* est une société heureuse, dont ont disparu la tragédie et les sentiments extrêmes.³¹

Puis, plus loin:

Mais [Huxley] a eu cette intuition fondamentale que l'évolution des sociétés humaines était depuis plusieurs siècles, et serait de plus en plus, exclusivement pilotée par l'évolution scientifique et technologique.³²

Le roman de Houellebecq est une mise en abyme claire de ce monisme technoscientifique dans le gouvernement des affaires humaines. Mais il ne s'arrête pas là, au contraire. Par le procédé fictionnel qui consiste à montrer que dans un monde possible futur, une telle hégémonie de la Science amènera fatidiquement la disparition de la subjectivité humaine, le roman nous permet de nous rapporter réflexivement à notre propre condition.³³ En effet, par une interrogation sur le *dénouement* du récit, nous re-temporalisons le discours objectivant de la Science; nous le rendons donc plus proche de notre expérience humaine, comme Ricoeur le démontre dans *Temps et récit*.³⁴ Et ceci peut nous aider, si nous le désirons, à réagir à cette hégémonie d'une vision purement matérielle de l'homme: la voie de la "guérison" s'ouvre au lecteur, grâce au remède étiqueté "choc axiologique".

Après avoir montré que le texte de Houellebecq présentait l'objectivité scientifique dans ce qu'elle a de plus cru, de plus aride et de plus aliénant, après avoir esquissé l'axiologie qui se cachait derrière une telle recherche objectivante, puis, par la réflexion sur le danger aliénant provenant d'une telle démarche, il est maintenant nécessaire de proposer une synthèse permettant de penser la relation entre la Science et la littérature. Comme je l'ai dit à maintes reprises, la Science prise isolément aboutit à une aliénation dangereuse dans laquelle la subjectivité disparaîtrait; de la même manière, il est

³¹ *Ibid.*, p. 156; je souligne.

³² *Ibid.*, p. 157; je souligne.

³³ Le choc axiologique nous offre donc bel et bien un remède à l'aliénation, puisqu'il nous permet d'activer notre réflexivité – qui est effectivement ce que nous avons de plus propre.

³⁴ Paul Ricoeur, *Temps et récit*, op. cit.

évident que la littérature ne peut à elle seule satisfaire les besoins humains de connaissances. Ainsi, pour sortir de l'aporie de l'objectivité d'un côté et de la subjectivité de l'autre, il est essentiel de penser la *complémentarité*: l'homme est subjectivité *et* objectivité, “sujet-objet” comme dirait Husserl. Sa subjectivité ne peut être réduite à des processus objectifs, ni même atteinte par eux, et inversement. Accepter ce postulat est fondamental, si l'on ne désire pas voir s'effondrer ce qui fait que l'homme est homme, et non machine ou animal, pas plus qu'il n'est ange ou pur esprit. Il est donc primordial aujourd'hui d'instituer le dialogue entre les savoirs; que l'interdisciplinarité devienne un champ de recherches, si ce n'est dominant, en tout cas davantage élaboré. Les chercheurs en sciences exactes ou en sciences humaines, tournés résolument vers une méthodologie objectivante, devraient entrer en relation avec ceux qui s'occupent plus spécifiquement de l'homme dans sa subjectivité. Le remède à l'aliénation ne peut devenir efficace que s'il contre effectivement les principes aliénants: en d'autres termes, c'est en neutralisant la présomption à l'objectivité ou à la subjectivité absolues que l'homme reste dans une tension épanouissante.

Aujourd'hui, malheureusement, peu d'études montrent un réel dialogue interdisciplinaire, un dialogue qui allierait ses membres autour d'un but commun qui ne serait, non pas l'objectivité (comment dialoguer si chaque chercheur est persuadé que sa démarche est plus proche de la vérité que celle des autres?), mais l'humanité. C'est seulement au moment où l'interdisciplinarité se fédérera autour de ce but qui transcende toutes les disciplines concernées, que nous pourrons concevoir une approche davantage efficace et porteuse, appartenant au champ de la transdisciplinarité.

C'est peut-être à cela que nous enjoign le texte de Houellebecq: sachant que la marche triomphale des sciences objectivantes conduit nécessairement et inéluctablement à la mort de la subjectivité et donc à la mort de sa seule manifestation certaine sur Terre, l'homme, voulons-nous être dominés par la confiance que nous accordons à cette axiologie dogmatique? La question reste ouverte; à chacun de prendre parti sur cela, mais de le faire en toute conscience. La littérature, et en particulier la science-fiction, a, elle, déjà affirmé sa position, même si elle ne peut à elle seule contrer la présomption à

l'objectivité scientifique ainsi que l'évincement symbolique, voire matériel, de la subjectivité qui s'ensuit naturellement. Pourtant, grâce au choc axiologique et à la possibilité de se rapporter réflexivement et subjectivement au paradigme technoscientifique, la science-fiction³⁵ établit, par le biais de la fiction, *un dialogue* entre l'homme et la science; un dialogue qui choisit comme finalité non ce qui est objectif et "sérieux", mais ce qui serait *moralement bon* pour l'homme et qui refuserait l'aliénation. N'est-ce pas étonnant pour un "genre mineur" d'oser cette démarche proprement interdisciplinaire et, par là même, de devancer l'*intelligentsia* académique? Ne devons-nous pas prendre en compte sérieusement ce dialogue entre Littérature et Science, et cela même si nous devrions pour ce faire aborder des textes réputés "populaires", "mineurs" ou parfois même "mal écrits"? Je pense, comme le dit l'adage, que la "balle est dans notre camp".

35 Je suis néanmoins contraint de nuancer quelque peu l'angélisme de mon propos; nuance que je ne peux formuler qu'en quelques mots: il va de soi que tous les ouvrages de science-fiction ne créent pas les conditions d'un choc axiologique ou de la possibilité d'une interrogation féconde entre l'homme et la Science. C'est d'ailleurs le critère qui différencie, pour moi, sous ce seul rapport, bien entendu, la "bonne" science-fiction de la "mauvaise": les récits construisant les conditions d'un choc axiologique appartiendraient à la première catégorie; ceux pour qui la Science ne serait qu'un prétexte à une intrigue aventureuse et banale participeraient de la seconde.

Abstract

Since the middle of the seventeenth century, the exact sciences as well as part of the humanities have set themselves the task of attaining to an *objective* definition of human beings. However, until now, no satisfactory and complete model has been crowned with success. The present paper proposes to analyze the methodology common to the theoretical sciences with a view to emphasizing that their objective of attaining to objectivity, by means of the elimination of an individual's subjectivity, partakes of a reductionist and exclusive axiology. Such an "objectifying" method inevitably leads to a dangerous sort of isolation: human beings are alienated from their multiple and complex nature and reduced to the restricted essence assigned them by the exact sciences.

However, such a methodology can be foiled by literature and by works of science fiction in particular. Indeed, the latter, insofar as they constitute fictions describing an individual's peculiar journey into a world similar to that of the time of the writing, set up an axiological shock that enables readers to self-reflexively question the relationship they have with the sciences of their time. This mechanism will be illustrated in Michel Houellebecq's novel *Les Particules élémentaires*.

Instead of an opposition, it is rather a dialogic complementarity that establishes itself between Literature, a paragon of subjectivity, and Science, which swears only by objectivity. It is through such a dialogue, reconciling the two poles of man, that the alienation caused by the exclusiveness of scientific methods will vanish. In other words, the theoretical sciences produce a minimal model of man without which individuals cannot understand themselves; literature, by sowing diversity within this sterile objectivity, enables all individuals to reap their essential and unalienated subjectivity.